**Au fond, la conquête n'est pas seulement l'origine, elle est aussi le but suprême de tous les Etats, grands ou petits, puissants ou faibles, despotiques ou libéraux, monarchiques, aristocratiques, démocratiques, et voire même socialistes, en supposant que l'idéal des socialistes allemands, celui d'un grand Etat communiste, se réalise jamais.**



# le principe de l'etat

## Mikhaïl Bakounine

Editions Turbulentes

**Ce texte (écrit en 1871) est extrait du volume 7 des *Œuvres complètes* de Bakounine (*La guerre franco-allemande et la révolution sociale en France*, 1870-1871), éditées en 1979 chez Champ Libre (textes annotés par Arthur Lehning).**

**Max Nettlau a publié ce manuscrit, avec beaucoup d'erreurs, dans *La Société nouvelle*, novembre 1896 (Année 12, n° 143), pp. 577-595.**



Les éditions turbulentes (1998-2005) n'existent plus. Pourtant, il est toujours aussi pertinent (et impertinent !) de les lire, de les photocopier et de les diffuser !

Un site Internet a été créé en hommage à Stéphane Kremer, qui s'occupait des éditions turbulentes (et qui nous a quitté-e-s en avril 2005):

**http://nem.brassicanigra.org/**

On y trouvera notamment la liste de (presque) toutes les brochures des éditions turbulentes. Certaines d'entre elles se trouvent également sur le site http://infokiosques.net/



fut moins parfaite que le créateur, elle fut imparfaite. Et alors nous reviendrons à dire que Dieu créateur d'un monde imparfait n'est qu'un créateur imparfait, ce serait derechef la négation de Dieu.

On voit que de toutes les manières l'existence de Dieu est incompatible avec celle du monde. Le monde existant, Dieu ne peut être. Passons outre.

Donc, ce Dieu parfait crée un monde plus ou moins imparfait. Il le crée dans un moment donné de l'éternité, par caprice, et sans doute pour désennuyer sa majestueuse solitude. Autrement, pourquoi l'aurait-il créé ? Mystères insondables, nous crient les théologiens. Sottises insupportables, leur répondrons-nous.

Mais la Bible elle-même nous explique les motifs de la création. Dieu est un Être essentiellement vaniteux : il a créé le ciel et la terre pour être par eux adoré et loué. D'autres prétendent que la création fut l'effet de son amour infini. - Pour qui ? Pour un monde, pour des êtres qui n'existaient pas, ou qui n'existaient d'abord que dans son idée, c'est-à-dire toujours pour lui *.

* Le manuscrit s'interrompt ici.



Bakounine en 1872

# LE PRINCIPE DE L'ÉTAT
## par Mikhaïl Bakounine

Au fond, la conquête n'est pas seulement l'origine, elle est aussi le but suprême de tous les Etats, grands ou petits, puissants ou faibles, despotiques ou libéraux, monarchiques, aristocratiques, démocratiques, et voire même socialistes, en supposant que l'idéal des socialistes allemands, celui d'un grand Etat communiste, se réalise jamais.

Qu'elle ait été le point de départ de tous les Etats, anciens et modernes, cela ne pourra être mis en doute par personne, puisque chaque page de l'histoire universelle le prouve suffisamment. Nul ne contestera non plus que les grands Etats actuels n'aient pour objet, plus ou moins avoué, la conquête. Mais les Etats moyens et surtout les petits Etats, dira-t-on, ne pensent qu'à se défendre et il serait ridicule de leur part de rêver la conquête.

Ridicule tant qu'on voudra, mais néanmoins c'est leur rêve, comme c'est le rêve du plus petit paysan propriétaire de s'arrondir au détriment de son voisin ; s'arrondir, s'agrandir, conquérir à tout prix et toujours, c'est une tendance fatalement inhérente à tout Etat, quelle que soit son extension, sa faiblesse ou sa force, parce que c'est une nécessité de sa nature. Qu'est-ce que l'Etat si ce n'est l'organisation de la puissance ; mais il est dans la nature de toute puissance de ne point pouvoir souffrir ni de supérieure ni d'égale, - la puissance ne pouvant avoir d'autre objet que la domination, et la domination n'étant réelle que lorsque tout ce qui l'entrave lui est assujetti. Aucune puissance n'en souffre une autre que lorsqu'elle y est forcée, c'est-à-dire que lorsqu'elle se sent impuissante à la détruire ou à la renverser. Le seul fait d'une puissance égale est une négation de son principe et une menace perpétuelle contre son existence ; car c'est une manifestation et une

preuve de son impuissance. Par conséquent, entre tous les Etats qui existent l'un à côté de l'autre, la guerre est permanente et leur paix n'est qu'une trêve.

Il est dans la nature de l'Etat de se poser aussi bien pour lui-même que pour tous ses sujets comme l'objet absolu. Servir sa prospérité, sa grandeur, sa puissance, c'est la vertu suprême du patriotisme. L'Etat n'en reconnaît point d'autre : tout ce qui lui sert est bon, tout ce qui est contraire à ses intérêts est déclaré criminel, telle est la morale de l'Etat.

C'est pourquoi la morale politique a été de tout temps non seulement étrangère, mais absolument contraire à la morale humaine. Cette contradiction est une conséquence forcée de son principe : l'Etat n'étant qu'une partie, se pose et s'impose comme le tout ; il ignore le droit de tout ce qui n'étant pas lui-même, se trouve en dehors de lui, et quand il le peut sans danger pour lui-même, il le viole. L'Etat est la négation de l'humanité.

Y a-t-il un droit humain et une morale humaine absolus ? Par le temps qui court et en voyant tout ce qui se passe et se fait aujourd'hui en Europe, on est bien forcé de se poser cette question.

D'abord, l'absolu existe-t-il et tout n'est-il pas relatif dans le monde ? Ainsi pour la morale et le droit : ce qui s'appelait droit, hier, ne l'est plus aujourd'hui, et ce qui parait moral en Chine peut ne pas être considéré comme tel en Europe. A ce point de vue chaque pays, chaque époque ne devraient être jugés qu'au point de vue des opinions contemporaines ou locales, et il n'y aurait ni droit humain universel, ni morale humaine absolue.

De cette manière, après avoir rêvé l'un et l'autre, quand nous avons été métaphysiciens ou chrétiens, devenus positivistes aujourd'hui, nous devrions renoncer à ce rêve magnifique pour retomber dans l'étroitesse morale de l'antiquité, qui ignore jusqu'au nom même de l'humanité, au point que tous les dieux ne furent que des dieux exclusivement nationaux et accessibles seulement aux cuites privilégiés.

Mais aujourd'hui que le ciel est devenu désert et que tous les dieux, y compris naturellement le Jéhovah des juifs, l'Allah des mahométans et le bon Dieu des chrétiens, se trouvent détrônés, aujourd'hui ce serait peu encore : nous retomberions dans le matérialisme crasse et brutal des Bismarck, des Thiers et des Frédéric Il, selon lesquels *Dieu était toujours du côté des gros bataillons*, comme l'a excellemment dit ce dernier ; l'unique objet digne de culte, le principe de toute morale, de tout droit serait la force ; c'est la vraie religion de l'Etat.

Eh bien, non ! Quelque athées que nous soyons, et précisément parce que nous sommes des athées, nous reconnaissons une morale humaine et un droit humain absolus. Seulement, il s'agit de s'entendre sur la signification de ce mot *absolu*. L'absolu universel, embrassant la totalité infinie des mondes et des êtres, nous ne le concevons pas, parce que non seulement nous sommes incapables de le percevoir par nos sens, mais nous ne pouvons pas même l'imaginer. Toute tentative de ce genre nous ramènerait dans le vide, tant aimé des métaphysiciens, de l'abstraction absolue.

L'absolu que nous entendons est un absolu très relatif et notamment relatif exclusivement à l'espèce humaine. Cette dernière est loin d'être éternelle : née



Néant ; - de ce Néant, Dieu créa le monde.

Ici se pose d'elle-même une question. La création fut-elle accomplie de toute éternité ou bien dans un moment donné de l'éternité ? Dans le premier cas, elle est éternelle comme Dieu lui-même et ne peut pas avoir été créée ni par Dieu ni par personne ; car l'idée de la création implique la précédence du créateur à la créature. Comme toutes les autres idées théologiques l'idée de la création est une idée tout humaine, prise dans la pratique de l'humaine société. Ainsi l'horloger crée une montre, l'architecte une maison, etc. Dans tous ces cas le producteur existe avant le produit, en dehors du produit, et c'est là ce qui constitue essentiellement l'imperfection, le caractère relatif et pour ainsi dire dépendant tant du producteur que du produit.

Mais la théologie, comme elle le fait d'ailleurs toujours, a pris cette idée et ce fait tout humains de la production, et l'appliquant à son Dieu, l'étendant à l'infini et le faisant sortir par là même de ses proportions naturelles, elle en a fait une imagination aussi monstrueuse qu'absurde.

Donc, si la création est éternelle, elle n'est point création. Le monde n'a pas été créé par Dieu, par conséquent il a une existence et un développement indépendants de lui, - l'éternité du monde est la négation de Dieu même, - Dieu étant essentiellement le Dieu créateur.

Donc le monde n'est plus éternel, - il y eut une époque dans l'éternité où il n'existait pas. Donc il se passa toute une éternité pendant laquelle Dieu absolu, tout-puissant, infini, ne fut pas un Dieu créateur, ou ne [le] fut qu'en puissance, non dans le fait.

Pourquoi ne le fut-il pas ? Etait-ce par caprice de sa part, ou bien avait-il besoin de se développer pour arriver à la fin à la puissance effective de créer ?

Ce sont des mystères insondables, disent les théologiens. Ce sont des absurdités imaginées par vous-mêmes, leur répondons-nous. Vous commencez par inventer l'absurde, puis vous nous l'imposez comme un mystère divin, insondable et d'autant plus profond qu'il est plus absurde.

C'est toujours le même procédé : *Credo quia absurdum est*.

Une autre question : La création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu, fut-elle parfaite ? Si elle ne le fut pas, elle ne pouvait être la création de Dieu, car l'ouvrier, c'est l'Évangile lui-même qui le dit, se juge d'après le degré de perfection de son œuvre. Une création imparfaite supposerait nécessairement un créateur imparfait. Donc, la création fut parfaite.

Mais si elle [le] fut, elle ne put avoir été créée par personne, car l'idée de la perfection absolue exclut toute idée de dépendance ou même de relation. En dehors de lui rien ne saurait exister. Si le monde est parfait, Dieu ne peut exister.

La création, répondront les théologiens, fut assurément parfaite, mais seulement par rapport à tout ce que la nature ou les hommes peuvent produire, non par rapport à Dieu. Elle fut parfaite, sans doute, mais non parfaite comme Dieu.

Nous leur répondrons de nouveau que l'idée de la perfection n'admet pas de degrés comme ne l'admettent pas l'idée de l'infini, ni celle de l'absolu. Il ne peut y avoir là ni de plus ni de moins. La perfection est une. Si donc la création

déborde le bien, Satan étouffe Dieu.

Et tout cela parce que les deux premiers hommes désobéissant au Seigneur et se laissant séduire par le serpent, avaient osé goûter au fruit défendu !

Et une pareille ineptie, une fable aussi ridicule, révoltante, monstrueuse a pu être sérieusement répétée par de grands docteurs en théologie pendant plus de quinze siècles, que dis-je, elle l'est encore aujourd'hui ; plus que cela, elle est officiellement, obligatoirement enseignée dans toutes les écoles de l'Europe. Que faut-il donc penser de l'espèce humaine après cela ? Et n'ont-ils pas mille fois raison ceux qui prétendent que nous trahissons même encore aujourd'hui notre très proche parenté avec le gorille ?

Mais là ne s’arrête pas l'esprit [*mot illisible*] des théologiens chrétiens. Dans la chute de l'homme et dans ses conséquences désastreuses tant pour la nature que pour lui-même, ils ont adoré la manifestation de la justice divine. Puis ils se sont rappelés que Dieu n'était pas seulement la justice, mais qu'il était encore l'amour absolu et, pour concilier l'une avec l'autre, voici ce qu'ils ont inventé :

Après avoir laissé cette pauvre humanité pendant quelques milliers d'années sous le coup de sa terrible malédiction, qui eut pour conséquence de vouer quelques milliards d'êtres humains à la torture éternelle, il sentit l'amour se réveiller dans son sein, et alors que fit-il ? Retira-t-il de l'enfer les malheureux torturés ? Non, pas du tout ; c'eût été contraire à son éternelle justice. Mais il avait un fils unique ; comment et pourquoi il l'avait, est un de ces mystères profonds que les théologiens, qui le lui ont donné, déclarent impénétrable, ce qui est une manière naturellement commode de se tirer d'affaire et de résoudre toutes les difficultés. Donc, ce père plein d'amour, dans sa suprême sagesse, décide d'envoyer ce fils unique sur la terre, afin qu'il s'y fasse tuer pour les hommes, pour sauver non les générations passées, ni même les générations à venir, mais, parmi ces dernières, comme le déclare l’Évangile lui-même, et comme le répète chaque jour l'Eglise tant catholique que protestante, seulement un fort petit nombre d'élus.

Et maintenant la carrière est ouverte, c'est, comme nous l'avons dit plus haut, une sorte de course au clocher, un sauve-qui-peut, à qui sauvera son âme. Ici les catholiques et les protestants se divisent : les premiers prétendent qu'on n'entre au paradis qu'avec la permission spéciale du saint-père le pape ; les protestants affirment, de leur côté, que la grâce immédiate et directe du bon Dieu seul en ouvre les portes. Cette grave dispute continue encore aujourd'hui ; nous ne nous en mêlerons pas.

Résumons en peu de mots la doctrine chrétienne :

Il est un Dieu : Être absolu, éternel, infini, tout-puissant, il est l'omniscience, la vérité, la justice, la beauté et la félicité, l'amour et le bien absolus. En lui tout est infiniment grand, en dehors de lui le Néant. Il est, à la fin des comptes, l'Être lui-même, l'Être unique.

Mais voici que du Néant, - qui par là même parait avoir eu une existence à part, en dehors de lui, ce qui implique une contradiction et une absurdité, puisque Dieu existant partout, remplissant de son être l'espace infini, rien, pas même le Néant ne peut exister en dehors de lui, ce qui fait croire que le Néant dont nous parle la Bible fut en Dieu, c'est-à-dire que ce fut l'Être divin lui-même qui fut le



sur la terre, elle mourra avec elle, peut-être même avant elle, faisant place, selon le système de Darwin, à une espèce plus puissante, plus complète, plus parfaite. Mais tant qu'elle existe, elle a un principe qui lui est inhérent et qui la fait précisément ce qu'elle est : c'est ce principe qui constitue, par rapport à elle, l'absolu. Voyons quel est ce principe.

De tous les êtres vivant sur cette terre, l'homme est à la fois le plus *social* et le plus *individualiste*. Il est sans contredit aussi le plus *intelligent*. Il existe peut-être des animaux qui sont même plus sociaux que lui, par exemple les abeilles, les fourmis ; mais par contre, ils sont si peu individualistes, que les individus appartenant à ces espèces sont absolument absorbés par ces dernières et comme anéantis dans leur société : ils sont tout pour la collectivité, rien ou presque rien pour eux-mêmes. Il paraît qu'il existe une loi naturelle, conformément à laquelle plus une espèce d'animaux est élevée dans l'échelle des êtres, par son organisation plus complète, plus elle laisse de latitude, de liberté et d'individualité à chacun. Les animaux féroces, qui occupent incontestablement le rang le plus élevé, sont individualistes au suprême degré.

L'homme, animal féroce par excellence, est le plus individualiste de tous. Mais en même temps, et c'est un de ses traits distinctifs, il est éminemment, instinctivement et fatalement socialiste. C'est tellement vrai, que son intelligence même qui le rend si supérieur à tous les êtres vivants et qui le constitue en quelque sorte le maître de tous, ne peut se développer et arriver à la conscience d'elle-même qu'en société et par le concours de la collectivité tout entière.

Et en effet, nous savons bien qu'il est impossible de penser sans paroles ; en dehors ou avant la parole, il peut y avoir sans doute des représentations ou des images des choses, mais il n'y a point de pensées. La pensée naît et ne se développe qu'avec la parole. Penser c'est donc parler mentalement en soi-même. Mais toute conversation suppose au moins deux personnes, l'une c'est vous ; qui est l'autre ? C'est tout le monde humain que vous connaissez.

L'homme, en tant qu'individu animal, comme les animaux de toutes les autres espèces, a de prime abord et dès qu'il commence à respirer, le sentiment immédiat de son existence individuelle ; mais il n'acquiert la conscience réfléchie de lui-même, conscience qui constitue proprement sa personnalité, qu'au moyen de l'intelligence, et par conséquent seulement dans la société. Votre personnalité la plus intime, la conscience que vous avez de vous-même dans votre for intérieur, n’est en quelque sorte que le reflet de votre propre image, répercuté et à vous renvoyé comme par autant de miroirs, par la conscience tant collective qu'individuelle de tous les êtres humains qui composent votre monde social. Chaque homme que vous connaissez et avec lequel vous vous trouvez en rapports, soit directs soit indirects, détermine, plus ou moins, votre être le plus intime, contribue à vous faire ce que vous êtes, à constituer votre personnalité. Par conséquent, si vous êtes entouré d'esclaves, fussiez-vous leur maître, vous n’en êtes pas moins un esclave, la conscience des esclaves ne pouvant vous renvoyer que votre image avilie. La bêtise de tout le monde vous abêtit, tandis que l'intelligence de tous vous illumine, vous élève ; les vices de votre milieu social sont vos vices, et vous ne sauriez être un homme réellement libre, si vous n'êtes entouré d'hommes égale-

ment libres, l'existence d'un seul esclave suffisant pour amoindrir votre liberté. Dans l'immortelle déclaration des droits de l'homme, faite par la Convention nationale, nous trouvons clairement exprimée cette vérité sublime *que l'esclavage d'un seul être humain est l'esclavage de tous*.

Elle contient toute la morale humaine, précisément ce que nous avons appelé *la morale absolue*, absolue sans doute par rapport à l'humanité seulement, non par rapport au reste des êtres, ni encore moins par rapport à la totalité infinie des mondes, à nous éternellement inconnue. Nous la retrouvons en germe, plus ou moins, dans tous les systèmes de morale qui se sont produits dans l'histoire et dont elle fut en quelque sorte comme la lumière latente, lumière qui ne s'y est manifestée d'ailleurs, le plus souvent, que par des reflets aussi incertains qu'imparfaits. Tout ce que nous voyons d'absolument vrai, c'est-à-dire d'humain, n'est dû qu'à elle seule. Et comment en serait-il autrement, puisque tous les systèmes de morale qui se sont successivement développés, dans le passé, aussi bien que tous les autres développements de l'homme dans l'histoire, y compris les développements théologiques et métaphysiques, n'ont jamais eu d'autre source que la nature humaine, n'en ont été que les manifestations plus ou moins imparfaites. Mais cette loi morale que nous appelons absolue, qu'est-elle, sinon l'expression la plus pure, la plus complète, la plus adéquate, comme diraient les métaphysiciens, de cette même nature humaine, essentiellement socialiste et individualiste à la fois.

Le défaut principal des systèmes de morale enseignés dans le passé, c'est d'avoir été ou exclusivement socialiste ou exclusivement individualiste. Ainsi la morale civique, telle qu'elle nous a été transmise par les Grecs et les Romains, fut une morale exclusivement socialiste, dans ce sens qu'elle sacrifia toujours l'individualité à la collectivité. Sans parler des myriades des esclaves qui constituèrent toute la base de la civilisation antique, ne comptant eux-mêmes que comme des choses, l'individualité [du] citoyen grec ou romain lui-même fut toujours patriotiquement immolée au profit de la collectivité constituée en Etat. Ainsi lorsque les citoyens, fatigués de cette immolation permanente, se refusèrent au sacrifice, les républiques grecques d'abord, puis romaines, s'écroulèrent. Le réveil de l'individualisme causa la mort de l'antiquité.

Il trouva sa plus pure et sa complète expression dans les religions monothéistes, dans le judaïsme, dans le mahométisme et dans le christianisme surtout. Le Jéhovah des juifs s'adresse encore à la collectivité, au moins sous certains rapports, puisqu'il a un peuple élu, quoiqu'il contienne déjà tous les germes de la morale exclusivement individualiste.

Il devait en être ainsi : les dieux de l'antiquité grecque et romaine ne furent, en dernière analyse, que les symboles, les représentants suprêmes de la collectivité divisée, de l'Etat. En les adorant, on adorait l'Etat, et toute la morale qui fut enseignée en leur nom ne put par conséquent avoir d'autre objet que le salut, la grandeur et la gloire de l'Etat.

Le dieu des juifs, despote jaloux, égoïste et vaniteux s'il en fut, se garda bien non d'identifier, mais seulement de mêler sa terrible personne avec la collectivité de son peuple élu, élu pour lui servir de marche-pied de prédilection tout au plus, mais non pour oser s'élever jusqu'à lui. Entre lui et son peuple, il y eut tou-



l'autre. Mais pour que les anges et les hommes aient pu choisir le mal, aient pu se décider pour le mal, il faut que le mal ait existé indépendamment d'eux, et qui a pu lui donner cette existence, sinon Dieu ?

Aussi, prétendent les théologiens, après la chute de Satan qui précéda celle de l'homme, Dieu, sans doute éclairé par cette expérience, ne voulant pas que d'autres anges suivent l'exemple fatal de Satan, les priva du libre arbitre, ne leur laissant plus que la faculté du bien, de sorte que désormais ils sont forcément vertueux et ne s'imaginent plus d'autre félicité que de servir éternellement comme valets ce terrible seigneur.

Toutefois, il parait que Dieu n'a pas été suffisamment éclairé par sa première expérience, puisque, après la chute de Satan, il créa l'homme, et par aveuglement ou méchanceté, ne manqua pas de lui accorder ce don fatal du libre arbitre qui a perdu Satan et qui devait le perdre aussi.

La chute de l'homme, aussi bien que celle de Satan, était fatale, puisqu'elle avait été déterminée, de toute éternité, dans la prescience divine. D'ailleurs, sans remonter si haut, nous nous permettrons d'observer que la simple expérience d'un honnête père de famille aurait dû empêcher le bon Dieu de soumettre ces malheureux premiers hommes à la fameuse tentation. Le plus simple père de famille sait fort bien qu'il suffit qu'on interdit aux enfants de toucher à une chose pour qu'un instinct de curiosité invincible les force à y toucher absolument. Aussi s'il aime ses enfants et s'il est réellement juste et bon leur épargnera-t-il cette épreuve aussi inutile que cruelle.

Dieu n'eut ni cette raison, ni cette bonté, ni cette justice et quoiqu'il sut d'avance qu'Adam et Ève devaient succomber à la tentation, aussitôt cette faute commise, ne voilà-t-il pas qu'il se laisse emporter par une fureur vraiment divine. Il ne se contente pas de maudire les malheureux désobéissants, il maudit toute leur descendance jusqu'à la fin des siècles, vouant [aux] tourments de l'enfer des milliards d'hommes qui étaient évidemment innocents puisqu'ils n'étaient pas même nés lorsque la faute fut commise. Il ne se contenta pas même de maudire les hommes, il maudit avec eux toute la nature, sa propre création, qu'il avait trouvé lui-même si bien faite.

Si un père de famille en avait agi de même, ne l'aurait-on pas déclaré fou à lier ? Comment donc les théologiens ont-ils osé attribuer à leur Dieu ce qu'ils auraient trouvé absurde, cruel, déshonorant, anormal de la part d'un homme. Ah c'est qu'ils ont eu besoin de cette absurdité ! Comment donc auraient-ils expliqué l'existence du mal dans ce monde qui devait être sorti parfait des mains d'un ouvrier si parfait, de ce monde créé par Dieu lui-même ?

Mais une fois la chute de l'homme admise, toutes les difficultés s'aplanissent et toutes les difficultés s'expliquent. Ils le prétendent au moins. La nature, d'abord parfaite, devient tout d'un coup imparfaite, toute la machine se détraque ; à l'harmonie primitive succède le choc désordonné des forces ; la paix qui régnait d'abord entre toutes les espèces d'animaux, fait place à un carnage effroyable, à l'entre-dévorement mutuel ; et l'homme, le roi de la nature, la surpasse en férocité. La terre devient la vallée de sang et de larmes, et la loi de Darwin - la lutte pour l'existence impitoyable, atroce - triomphe dans la nature et dans la société. Le mal

choses, devant laquelle tout doit plier, hommes et dieux. D'ailleurs, parmi ces dieux, créés par les poètes, aucun n’est absolu ; chacun représente seulement un côté, une partie soit de l'homme, soit de la nature en général, sans pourtant cesser d'être pour cela des êtres concrets et vivants. Ils se complètent mutuellement et forment un ensemble très vivant, très gracieux et surtout très humain.

Rien de sombre dans cette religion, dont la théologie fut inventée par les poètes, chacun y ajoutant librement quelque dieu ou quelque dogme nouveau, selon les besoins des cités grecques, dont chacune tenait à l'honneur d'avoir sa divinité tutélaire, représentante de son esprit collectif. Ce fut la religion non des individus, mais de la collectivité des citoyens d'autant de patries restreintes et partiellement libres, liées d'ailleurs entre elles plus ou moins par une sorte de fédération très imparfaitement organisée et très molle.

De tous les cultes religieux que nous montre l'histoire ce fut certainement le moins théologique, le moins sérieux, le moins divin et à cause de cela même le moins malfaisant, celui qui entrava le moins le libre développement de la société humaine. - La seule pluralité des dieux à peu près égaux en puissance était une garantie contre l'absolutisme ; persécuté par les uns, on pouvait chercher protection chez les autres, et le mal causé par un dieu trouvait sa compensation dans le bien produit par un autre. Il n'y avait donc pas dans la mythologie grecque cette contradiction logiquement aussi bien que moralement monstrueuse, que le bien et le mal, la beauté et la laideur, la bonté et la méchanceté, la haine et l'amour se trouvent concentrés dans une seule et même personne, comme cela se présente fatalement dans le dieu unique du monothéisme.

Cette monstruosité, nous la trouvons tout entière dans le dieu des juifs et des chrétiens. Elle était une conséquence nécessaire de l'unité divine ; et, en effet, cette unité une fois admise, comment expliquer la coexistence du bien et du mal ? Les anciens Perses avaient au moins imaginé deux dieux : l'un, celui de la Lumière et du Bien, Ormazd ;  l'autre, celui du Mal et des Ténèbres, Ahriman ; alors il était naturel qu'ils se combattent, comme le mal et le bien se combattent et l'emportent tour à tour dans la nature et dans la société. Mais comment expliquer qu'un seul et même Dieu, tout-puissant, toute vérité, tout amour, toute beauté, ait pu donner naissance au mal, à la haine, à la laideur, au mensonge ?

Pour résoudre cette contradiction, les théologies juive et chrétienne ont eu recours aux inventions les plus révoltantes et les plus insensées. D'abord, elles attribuèrent tout le mal à Satan. Mais Satan d'où vient-il ? Est-il, comme Ahriman, l'égal de Dieu ? Pas du tout ; comme tout le reste de la création, il est l'œuvre de Dieu. Donc ce fut Dieu qui engendra le mal. Non, répondent les théologiens, Satan fut d'abord un ange de lumière, et ce ne fut qu'après sa révolte contre Dieu qu'il devînt l'ange des ténèbres. Mais si la révolte est un mal, - ce qui est très sujet à caution, et nous croyons au contraire qu'elle est un bien, puisque, sans elle, il n'y aurait jamais eu d'émancipation sociale, - si elle constitue un crime, qui a créé la possibilité de ce mal ? Dieu, sans doute, vous répondront encore les mêmes théologiens, mais il n'a rendu le mal possible que pour laisser aux anges comme aux hommes, le libre arbitre, et qu'est-ce que le libre arbitre ? C'est la faculté de choisir entre le bien et le mal, et de se décider spontanément soit pour l'un soit pour



jours un abîme. D'ailleurs, n'admettant d'autre objet d'adoration que lui-même, il ne pouvait souffrir le culte de l'Etat. Adoré, n'a-t-il jamais exigé des juifs, tant collectivement qu'individuellement, que des sacrifices pour lui-même, jamais pour leur collectivité ou pour la grandeur et la gloire de l'Etat ?

Au reste, les commandements de Jéhovah, tels qu'ils nous sont transmis par le Décalogue, ne s'adressent presque exclusivement qu'à l'individu : ne font exception que ceux d'entre eux dont l'exécution dépassant les forces d'un individu, exigerait le concours de tous : par exemple, l'ordre si singulièrement humain qui enjoignit aux juifs d'extirper jusqu'au dernier, les femmes et les enfants y compris, tous les païens qu'ils trouveraient sur la terre promise, ordre vraiment digne du Père de notre sainte Trinité chrétienne qui se distingue, comme on sait, par son amour exubérant pour cette pauvre espèce humaine.

Tous les autres commandements ne s'adressent qu'à l'individu : tu ne tueras pas (excepté les cas très fréquents où je l'ordonnerai moi-même, aurait-il dû ajouter) ; tu ne voleras ni la propriété ni la femme d'autrui (considérée en quelque sorte aussi comme une propriété) ; tu respecteras tes parents. Mais surtout tu m'adoreras, moi, le dieu jaloux, égoïste, vaniteux et terrible, et si tu ne veux encourir ma colère, tu chanteras mes louanges et t'aplatiras éternellement devant moi.

Dans le mahométisme il n'y a pas même l'ombre du collectivisme national et restreint qui domine dans les religions antiques et dont on retrouve encore quelques faibles restes jusque dans le culte judaïque. Le Coran ne connaît point de peuple élu ; tous les croyants, à quelque nation ou quelque communauté qu'ils appartiennent, sont individuellement, non collectivement, les élus de Dieu. Aussi les califes, successeurs de Mahomet, ne s'appelèrent-ils jamais autrement que les chefs des croyants.

Mais nulle religion ne poussa aussi loin le culte de l'individualisme que la religion chrétienne. Devant les menaces de l'enfer et les promesses absolument individuelles du paradis, accompagnées de cette terrible déclaration que *sur beaucoup d'appelés il n'y aura que très peu d'élus*, ce fut un désarroi, un sauve-qui-peut général ; une sorte de course au clocher où chacun n'était stimulé que par une préoccupation unique, celle de sauver sa pauvre petite âme. On conçoit qu'une telle religion ait pu et dû donner le coup de grâce à la civilisation antique, fondée exclusivement sur le culte de la collectivité, de la patrie, de l'Etat et en dissoudre toutes les organisations à une époque surtout où elle se mourait déjà de vieillesse. L'individualisme est un si puissant dissolvant ! Nous en voyons la preuve dans le monde bourgeois actuel.

A notre sens, c'est-à-dire au point de vue de la morale humaine, toutes les religions monothéistes, mais surtout la religion chrétienne, comme la plus complète et la plus conséquente de toutes, sont foncièrement, essentiellement, principalement immorales : en créant leur Dieu, elles ont proclamé la déchéance de tous les hommes, dont elles n'admirent la solidarité que dans le péché ; et en posant le principe du salut exclusivement individuel, elles ont renié et détruit, autant qu'il était en leur puissance de le faire, la collectivité humaine, c'est-à-dire le principe même de l'humanité.

N'est-il pas étrange qu'on ait attribué au christianisme l'honneur d'avoir créé l'idée de l'humanité, dont il fut au contraire la négation la plus complète et la plus absolue. Toutefois, sous un rapport il put revendiquer cet honneur, mais seulement sous un seul : il y a contribué d'une manière négative, en coopérant puissamment à la destruction des collectivités restreintes et partielles de l'antiquité, en hâtant la décadence naturelle des patries et des cités qui, s'étant divinisées dans leurs dieux, formaient un obstacle à la constitution de l'humanité ; mais il est absolument faux de dire que le christianisme ait en jamais la pensée de constituer cette dernière, ou qu'il ait seulement compris, ni même pressenti, ce que nous appelons aujourd'hui la solidarité des hommes, l'humanité c'est une idée toute moderne, entrevue par la renaissance, mais conçue et énoncée d'une manière claire et précise seulement au XVIII$^{e}$ siècle.

Le christianisme n'a absolument rien à faire avec l'humanité, par cette simple raison qu'il a pour objet unique la divinité, mais l'une exclut l'autre. L'idée de l'humanité repose sur la solidarité fatale, naturelle de tous les hommes entre eux. Mais le christianisme, avons-nous dit, ne reconnaît cette solidarité que dans le péché, et la repousse absolument dans le salut, dans le règne de ce Dieu qui sur beaucoup d'appelés ne fait grâce qu'à très peu d'élus, et qui dans sa justice *adorable*, poussé sans doute par cet amour infini qui le distingue, avant même que les hommes fussent nés sur cette terre, en avait condamné l'immense majorité aux souffrances éternelles de l'enfer, et cela pour les punir d'un péché commis non par eux-mêmes mais par leurs premiers ancêtres, qui d'ailleurs furent bien forcés de le commettre pour en éviter un plus terrible encore, celui d'infliger un démenti à la prescience divine.

Telle est la logique divine et la base de toute la morale chrétienne. Qu'ont-elles à faire avec la logique et la morale humaines ?

C'est en vain qu'on s'efforcerait de nous prouver que le christianisme reconnaît bien la solidarité des hommes, en nous citant des paroles de l'Evangile qui semblent prédire l'avènement d'un jour où il n'y aura plus qu'un seul berger et un seul troupeau ; ou en nous montrant l'Eglise catholique romaine, tendant incessamment à la réalisation de ce but par la soumission du monde entier au gouvernement du pape. La transformation de l'humanité tout entière en troupeau, ainsi que la réalisation, heureusement impossible, de cette monarchie universelle et divine n'ont absolument rien à faire avec le principe de la solidarité humaine, qui seul constitue ce que nous appelons l'humanité, Il n'y a pas même l'ombre de cette solidarité dans la société telle que les chrétiens la rêvent et dans laquelle on n’est [rien] par la grâce des hommes, tout par la grâce de Dieu, véritable troupeau de moutons désagrégés, et qui n'ont et ne doivent avoir aucuns rapports immédiats et naturels entre eux, au point qu'il leur est même interdit de s'unir pour la reproduction de l'espèce, sans la permission ou la bénédiction de leur berger, le prêtre seul ayant le droit de les marier au nom de ce dieu qui est l'unique trait d'union légitime entre eux : séparés en dehors de lui, les chrétiens ne s'unissent et ne peuvent s'unir qu'en lui. En dehors de cette sanction divine, tous les rapports humains, même les liens de famille, participent à la malédiction générale qui frappe la création, sont réprouvés : la tendresse des parents, des époux, des enfants, l'amitié fon-



Cependant il ne pouvait s'arrêter devant ce néant qu'il avait fait lui-même, il devait à toute force le remplir et le faire redescendre sur la terre, dans la réalité vivante. Il arriva à cette fin toujours avec la même naïveté et par le procédé le plus naturel, le plus simple. Après avoir divinisé son propre moi arrivé à cet état d'abstraction ou de vide absolu, il s'agenouilla devant lui, l'adora et le proclama la cause et l'auteur de toutes choses ; ce fut le commencement de la théologie.

Alors il se fit un revirement complet, décisif, fatal, historiquement inévitable sans doute, mais tout de même excessivement désastreux dans toutes les conceptions humaines.

Dieu, le néant absolu, fut proclamé le seul être vivant, puissant et réel, et le monde vivant et, par une conséquence nécessaire, la nature, toutes les choses effectivement réelles et vivantes en tant que comparées à ce Dieu, furent déclarées Néant. C'est le propre de la théologie de faire du néant le réel, et du réel le néant.

Procédant toujours avec la même naïveté et sans avoir la moindre conscience de ce qu'il faisait, l'homme usa d'un moyen très ingénieux et très naturel à la fois pour remplir le vide effrayant de sa divinité : il lui attribua tout simplement, en les exagérant toutefois jusqu'à des proportions monstrueuses, toutes les actions, toutes les forces, toutes les qualités et propriétés, bonnes ou mauvaises, bienfaisantes ou malfaisantes, qu'il trouva tant dans la nature que dans la société. Ce fut ainsi que la terre, mise au pillage, s'appauvrit au profit du ciel, qui s'enrichit de ses dépouilles.

Il en résulta ceci, que plus le ciel, l'habitation de la divinité, s'enrichissait, et plus la terre devenait misérable, et qu'il suffit qu'une chose fût adorée dans le ciel, pour que tout le contraire de cette chose se trouvât réalisé dans ce bas monde. C'est ce qu'on appelle les fictions religieuses ; à chacune de ces fictions correspond, on ne le sait que trop bien, quelque réalité monstrueuse ; - ainsi l'amour céleste n'a jamais eu d'autre effet que la haine terrestre, la bonté divine n'a jamais produit que le mal, et la liberté de Dieu signifia l'esclavage ici-bas. Nous verrons bientôt qu'il en est de même pour toutes les fictions politiques et juridiques, les unes comme les autres n'étant d'ailleurs que des conséquences ou des transformations de la fiction religieuse.

Ce n'est pas d'un seul coup que la divinité assuma ce caractère absolument malfaisant. Dans les religions panthéistes de l'Orient, dans le culte des brahmanes et dans celui des prêtres de l'Egypte, aussi bien que dans les croyances phéniciennes et syriennes, elle se présente déjà sous un aspect bien terrible. - L'Orient fut de tout temps et reste encore aujourd'hui, dans une certaine mesure au moins, la patrie de la divinité despotique, écrasante et féroce, négation de l'esprit et de l'humanité. C'est aussi la patrie des esclaves, des monarques absolus et des castes.

En Grèce la divinité s'humanise, - son unité mystérieuse reconnue en Orient seulement par les prêtres, son caractère atroce et sombre sont relégués dans le fond de la mythologie hellénique, - au panthéisme succède le polythéisme. L'Olympe, image de la fédération des villes grecques, est une sorte de république très faiblement gouvernée par le père des dieux, Jupiter, qui lui-même obéit aux - décrets du destin.

Le destin est impersonnel ; c'est la fatalité même, la force irrésistible des

nation en élimination, il monta enfin au culte du soleil et des planètes. Il paraît que l'honneur d'avoir créé ce culte appartient aux peuples pasteurs.

C'était déjà un très grand progrès. Plus la divinité, c'est-à-dire la puissance qui fait peur, s'éloignait de l'homme et plus elle paraissait respectable et grandiose. Il n'y avait plus qu'un seul grand pas à faire, pour l'établissement définitif du monde religieux, ce fut d'arriver à l'adoration d'une *divinité* invisible.

Jusqu'à ce *salto mortale* de l'adoration du visible à l'adoration de l'invisible, les animaux des autres espèces avaient pu, à la rigueur, accompagner leur frère cadet, l'homme, dans toutes ses expériences théologiques. Car eux aussi adorent à leur manière tous les phénomènes de la nature. Nous ne savons pas ce qu'ils peuvent éprouver pour les autres planètes ; toutefois, nous sommes certains que la lune et surtout le soleil exercent sur eux une influence très sensible. Mais la divinité invisible n'a pu avoir été inventée que par l'homme.

Mais l'homme lui-même, par quel procédé a-t-il pu découvrir cet être invisible, dont aucun de ses sens, pas même sa vue n'ont pu l'aider à constater la réelle existence, et au moyen de quel artifice a-t-il pu en reconnaître la nature et les qualités ? Quel est enfin cet être supposé absolu et que l'homme a cru avoir trouvé au-dessus et en dehors de toutes choses.

Le procédé ne fut autre que cette opération bien connue de l'esprit que nous appelons abstraction ou élimination, et le résultat final de cette opération ne peut être que l'abstrait absolu, le rien, le néant. Et c'est précisément ce néant que l'homme adore comme son Dieu.

En s'élevant par son esprit au-dessus de toutes les choses réelles et vivantes, y compris son propre corps, en faisant abstraction de tout ce qui est sensible ou même seulement visible, y compris le firmament avec toutes les étoiles, l'homme se trouve en face du vide absolu, du néant indéterminé, infini, sans aucun contenu, comme sans aucune limite.

Dans ce vide l'esprit de l'homme qui l'avait produit au moyen de l'élimination de toutes choses, ne put rencontrer nécessairement que lui-même à l'état de puissance abstractive qui ayant tout détruit et n'ayant plus rien à éliminer, retombe sur elle-même dans une inaction absolue, et qui, se considérant elle-même dans cette complète inaction, qui lui paraît sublime, comme un être différent d'elle-même, se pose comme son propre Dieu et s'adore.

Dieu n'est donc autre chose que le Moi humain devenu absolument vide à force d'abstraction ou d'élimination de tout ce qui est réel et vivant. C'est précisément de cette manière que l'avait conçu Bouddha, qui de tous les révélateurs religieux, fut certainement le plus profond, le plus sincère, le plus vrai.

Seulement Bouddha ne savait pas et ne pouvait pas savoir que c'était l'esprit humain lui-même qui avait créé ce dieu-néant. C'est à peine vers la fin du siècle dernier qu'on a commencé à s'en apercevoir, et ce n'est que dans notre siècle à nous que grâce à des études beaucoup plus approfondies sur la nature et sur les opérations de l'esprit humain, on est parvenu a s en rendre compte tout à fait.

Alors que l'esprit humain créa Dieu, il procéda avec la plus complète naïveté ; il n'avait encore aucune connaissance de lui-même et sans s'en douter le moins du monde, il put s'adorer dans, son dieu-néant.



dée sur la sympathie et sur l'estime réciproques, l'amour et le respect des hommes, la passion du vrai, du juste et du bien, celle de la liberté, et la plus grande de toutes, celle qui implique toutes les autres, la passion de l'humanité, - tout cela est maudit et ne saurait être réhabilité que par la grâce de Dieu. Tous les rapports d'hommes à hommes doivent être sanctifiés par l'intervention divine ; mais cette intervention les dénature, les démoralise, les détruit. Le divin tue l'humain et tout le culte chrétien ne consiste proprement que dans cette immolation perpétuelle de l'humanité en honneur de la divinité.

Qu'on n'objecte pas que le christianisme ordonne aux enfants d'aimer leurs parents, aux parents d'aimer leurs enfants, aux époux de s'affectionner mutuellement. Oui, mais il leur commande et ne leur permet de les aimer non immédiatement, non naturellement et pour eux-mêmes, mais seulement en Dieu et pour l'amour de Dieu ; il n'admet tous ces rapports naturels qu'à condition que Dieu s'y trouve en tiers, et ce terrible tiers tue les conjoints. L'amour divin anéantit l'amour humain. Le christianisme nous ordonne, il est vrai, d'aimer notre prochain autant que nous-mêmes, mais il nous ordonne en même temps d'aimer Dieu plus que nous-mêmes et par conséquent aussi plus que le prochain, c'est-à-dire de lui sacrifier le prochain pour le salut de nous-mêmes, car à la fin des comptes le chrétien n'adore Dieu que pour le salut de son âme.

Dieu étant donné, tout cela est rigoureusement conséquent : Dieu est l'infini, l'absolu, l'éternel, le tout-puissant ; l'homme est le fini, l'impuissant. En comparaison de Dieu, sous tous les rapports, il n'est rien. Le divin seul est juste, vrai, beau et bon, et tout ce qui est humain dans l'homme doit être par là même déclaré faux, inique, détestable et misérable. Le contact de la divinité avec cette pauvre humanité doit donc nécessairement dévorer, consommer, anéantir tout ce qui reste d'humain dans les hommes.

Mais aussi l'intervention divine dans les affaires humaines n'a-t-elle jamais manqué de produire des effets excessivement désastreux. Elle a perverti tous les rapports des hommes entre eux et remplacé leur solidarité naturelle par la pratique hypocrite et malsaine des communautés religieuses, où, sous les dehors de la charité, chacun ne songe qu'au salut de son âme, faisant ainsi, sous le prétexte de l'amour divin, de l'égoïsme humain excessivement raffiné, plein de tendresse pour lui-même et d'indifférence, de malveillance, voire même de cruauté pour le prochain. Cela explique l'alliance intime qui a toujours existé entre le bourreau et le prêtre, alliance franchement avouée par le célèbre champion de l'ultramontanisme, M. Joseph de Maistre, dont la plume éloquente, après avoir divinisé le pape, n'a pas manqué de réhabiliter le bourreau ; - l'un étant, en effet, le complément nécessaire de l'autre.

Mais ce n'est pas dans la seule Eglise catholique qu'existe et se produit cette tendresse excessive pour le bourreau. Les ministres sincèrement religieux et croyants des différents cultes protestants, n'ont-ils pas unanimement protesté de nos jours contre l'abolition de la peine de mort, tant il est vrai que l'amour divin tue dans les cœurs qui en sont pénétrés, l'amour des hommes ; tant il est vrai aussi que tous les cultes religieux en général, mais parmi eux le christianisme surtout, n'ont jamais eu d'autre objet que de sacrifier des hommes à leurs dieux. Et parmi

toutes les divinités dont nous parle l'histoire, en est-il une seule qui ait fait verser tant de larmes et de sang que ce bon Dieu des chrétiens ou qui ait perverti au même point les intelligences, les cœurs et tous les rapports des hommes entre eux ?

Sous cette influence malsaine, l'esprit s'éclipsait et la recherche ardente de la vérité se transformait en un culte complaisant du mensonge ; la dignité humaine s'avilissait, l'honnêteté devenait traître, la bonté cruelle, la justice inique et le respect humain se transformait en un mépris arrogant pour les hommes ; l'instinct de la liberté aboutissait à l'établissement du servage, et celui de l'égalité à la sanction des privilèges les plus monstrueux. La charité, devenant délatrice et persécutrice, ordonnait le massacre des hérétiques et les orgies sanglantes de l'Inquisition ; l'homme religieux s'appela jésuite, mômier ou piétiste - renonçant à l'humanité il visa à la sainteté - et le saint sous les dehors d'une humilité plus ou moins hypocrite et de la charité, cacha l'orgueil et l'égoïsme immense d'un Moi humain absolument isolé et qui s'adore lui-même dans son Dieu. Car il ne faut pas s'y tromper ; ce que l'homme religieux cherche surtout et ce qu'il croit trouver dans la divinité qu'il adore, c'est encore lui-même, mais glorifié, investi de la toute-puissance et immortalisé. Aussi y a-t-il puisé trop souvent des prétextes et des instruments pour asservir et pour exploiter le monde humain.

Voilà donc le dernier mot du culte chrétien ; c'est l'exaltation de l'égoïsme, qui, rompant toute solidarité sociale, s'adore lui-même dans son Dieu et s'impose à la masse ignorante des hommes au nom de ce Dieu, c'est-à-dire au nom de son Moi humain, sciemment ou inconsciemment exalté et divinisé par lui-même. C'est pourquoi aussi les hommes religieux sont ordinairement si féroces : en défendant leur Dieu, ils prennent part pour leur égoïsme, pour leur orgueil et pour leur vanité.

De tout cela il résulte que le christianisme est la négation la plus décisive et la plus complète de toute solidarité entre les hommes, c'est-à-dire de la société, et par conséquent aussi de la morale, puisqu'en dehors de la société, il ne peut y avoir de morale, il ne reste que les rapports religieux de l'homme isolé avec son Dieu, c'est-à-dire avec lui-même.

Les métaphysiciens modernes, à partir du XVII^e siècle, ont essayé de rétablir la morale, en la fondant non sur Dieu, mais sur l'homme. Par malheur, obéissant aux tendances de leur siècle, ils avaient pris pour point de départ non l'homme social, vivant et réel, qui est le double produit de la nature et de la société, mais le Moi abstrait de l'individu, en dehors de tous ses liens naturels et sociaux, celui même que divinisa l'égoïsme chrétien, et que toutes les Eglises, tant catholique que protestantes, adorent comme leur Dieu.

Comment est né le Dieu unique des monothéistes ? Par l'élimination nécessaire de tous les êtres réels et vivants.

Pour expliquer ce que nous entendons par là, il devient nécessaire de dire quelques mots sur la religion. Nous voudrions bien ne pas en parler du tout, mais par le temps qui court il devient impossible de traiter les questions politiques et sociales sans toucher à la question religieuse.



C'est bien à tort qu'on a prétendu que le sentiment religieux n'est propre qu'aux hommes ; on en retrouve parfaitement tous les éléments fondamentaux dans le monde animal, et parmi ces éléments le principal, c'est la peur. « La crainte de Dieu », disent les théologiens, « est le commencement de la sagesse. » Eh bien, cette crainte ne se retrouve-t-elle pas, excessivement développée, dans les bêtes, et tous les animaux ne sont-ils pas constamment effarouchés. Tous éprouvent une terreur instinctive vis-à-vis de la toute-puissante nature qui les produit, les élève, les nourrit, il est vrai, mais qui en même temps les écrase, les enveloppe de toutes parts, en menaçant leur existence à chaque heure et qui finit toujours par les tuer.

Comme les animaux de toutes les autres espèces n'ont pas cette puissance d'abstraction et de généralisation dont l'homme seul est doué, ils ne se représentent pas cette totalité des êtres que nous appelons la nature, mais ils la sentent et ils en ont peur. C'est là le vrai commencement du sentiment religieux.

L'adoration même ne manque pas. Sans parler du tressaillement d'allégresse qu'éprouvent tous les êtres vivants au lever du soleil, ni de leurs gémissements à l'approche d'une de ces terribles catastrophes naturelles qui les détruisent par milliers, - on n'a qu'à considérer, par exemple, l'attitude du chien en présence de son maître. N'est-ce pas là tout à fait celle de l'homme vis-à-vis de son Dieu ?

L'homme aussi n'a pas commencé par la généralisation des phénomènes naturels, et il n'est arrivé à la conception de la nature comme être unique, qu'après bien des siècles de développement social. L'homme primitif, le sauvage, peu différent du gorille, partagea sans doute très longtemps toutes les sensations et les représentations instinctives du gorille ; ce ne fut que très à la longue qu'il commença à en faire l'objet de ses réflexions, d'abord nécessairement enfantines, à leur donner un nom, et par là même à les fixer dans son esprit naissant.

Ce fut ainsi que le sentiment religieux qu'il avait en commun avec les animaux des autres espèces prit corps, devint en lui une représentation permanente et comme le commencement d'une idée, celle de l'existence occulte d'un être supérieur et beaucoup plus puissant que lui et généralement très hostile et très malfaisant, de l'être qui lui fait peur, en un mot, de son Dieu.

Tel fut le premier Dieu, tellement rudimentaire, il est vrai, que le sauvage qui le cherche partout pour le conjurer, crut le trouver parfois dans un morceau de bois, dans un torchon, un os ou une pierre : ce fut l'époque du *fétichisme* dont nous retrouvons encore aujourd'hui des vestiges dans le catholicisme.

Il fallut, sans doute, des siècles encore pour que l'homme sauvage passât du culte des fétiches inanimés à celui des fétiches vivants, à celui des différents animaux et en dernier lieu à celui des *sorciers*. Il y arrive par une longue série d'expériences et par le procédé de l'élimination : ne trouvant pas la puissance redoutable qu'il voulait conjurer dans les fétiches, il la cherche dans l'homme-Dieu, le *sorcier*.

Plus tard et toujours par ce même procédé d'élimination et en faisant abstraction du sorcier, dont l'expérience lui avait enfin démontré l'impuissance, l'homme sauvage adora tour à tour les phénomènes les plus grandioses et les plus terribles de la nature : la tempête, le tonnerre, le vent et continuant ainsi, d'élimi-